

## ÉTAT D'URGENCE ENVIRONNEMENTAL

Mémoire au BAPE sur le projet de pipeline de GNL-Québec

par Pascale Cormier, écrivaine

Nous vivons à l'anthropocène, c'est-à-dire à cette période unique de l'histoire de la terre où une seule espèce, la nôtre, a la capacité non seulement de transformer entièrement l'écosystème terrestre, mais de le rendre inhabitable.

Il est désormais largement admis que nous sommes entrés dans la sixième extinction de masse, et que celle-ci est extrêmement rapide et entièrement attribuable à l'activité humaine.

Un autre phénomène qui fait consensus dans la communauté scientifique est le réchauffement climatique et ses liens incontestables avec l'émission de gaz à effet de serre, dont le principal responsable est la pollution atmosphérique liée à l'utilisation des combustibles fossiles.

Quand nous parlons de croissance économique, nous faisons de la comptabilité créative : nous ne prenons en compte que ce qui fait notre affaire, en omettant les coûts environnementaux réels de notre frénésie d'exploitation et de développement. Les pouvoirs publics se rendent ainsi complices de l'industrie, qui est habile à réfuter la science en mettant de l'avant des « faits parallèles » ou, quand ce n'est pas possible, en ayant recours à des poursuites-baillons et autres manœuvres d'intimidation.

À combien évalue-t-on un cours d'eau, une nappe phréatique, une forêt ancienne, l'air qu'on respire, un essaim d'insectes pollinisateurs? À rien : n'ayant pas de valeur commerciale, ces éléments cruciaux du vivant sont évacués de nos feuilles comptables, alors qu'elles devraient y occuper la plus grande place. Il n'est pas indifférent d'évaluer dans quelle mesure chacune de nos activités peut compromettre les chances de survie de toutes les espèces, y compris la nôtre, en contribuant à réduire notre espace vital ou la qualité de l'air et de l'eau.

À partir de combien de milliards de réfugiés climatiques allons-nous commencer à comprendre les enjeux? Combien de lacs et de cours d'eau empoisonnés, de forêts dévastées, de canicules meurtrières, d'inondations dévastatrice et de pandémies délétères

nous faudra-t-il subir avant de comprendre que tous ces fléaux, nous nous les infligeons à nous-même?

À quoi vont nous servir notre technologie, nos bourses, nos politiques de croissance, nos moyens de transport, nos emplois, quand nous n'aurons plus d'air à respirer ni d'eau à boire? Ce ne sont pas des épouvantails : ce sont des réalités concrètes dont l'échéance se rapproche dangereusement. Si nous ne mettons pas immédiatement un holà à la surexploitation des ressources, en exigeant dorénavant que soient pris en compte les vrais coûts environnementaux et humains de chaque projet de développement, il est à craindre que nous ne passions pas le cap du 22<sup>e</sup> siècle. Lorsque la moitié des terres habitables seront immergées, il n'y aura plus de place pour huit milliards d'êtres humains sur terre : que va-t-il se passer, alors? Comment allons-nous décider de qui va vivre et qui va mourir?

Notre génération est probablement la dernière qui puisse encore faire quelque chose pour au moins retarder l'échéance. Déjà, le phénomène de réchauffement s'emballe et déjoue tous les pronostics alors que dans l'Arctique, la banquise fond à une vitesse alarmante. Sans doute, il faudra du courage et de nombreux sacrifices pour repenser entièrement nos modes de vie, notre régime économique et notre rapport au vivant. Si nous ne sommes pas capables de faire montre d'un tel courage, cessons au moins de faire des enfants, parce que nous les envoyons en ce moment vers une mort certaine. Il ne nous restera plus qu'à vieillir entre nous en attendant la fin, qui ne saurait tarder.

Il ne s'agit plus d'empêcher les dégâts : c'est déjà trop tard. Si l'humanité disparaissait d'un coup, il faudrait des milliers d'années à la terre pour se régénérer – et les espèces que nous avons anéanties ne reviendront plus. Nous ne sommes plus en mode planification à long terme : il nous faut agir de toute urgence pour sauver ce qui peut encore l'être et éviter, autant que possible, de terribles guerres prochaines pour la terre et l'eau, qui se raréfient sans cesse, de même que d'épouvantables cataclysmes dont les victimes se compteront en centaines de millions.

Sommes-nous capables de comprendre enfin que les profits importent moins que la vie? Sommes-nous vraiment des êtres doués d'intelligence? Dans ce cas, c'est le moment ou jamais d'en faire la démonstration. Si nous continuons à foncer droit dans le mur sans rien changer, comme nous le faisons actuellement, nous allons seulement prouver que nous étions une espèce trop stupide pour survivre, après tout, et que nous aurions mieux fait de confier les affaires du monde aux gorilles et aux babouins.

Un projet de pipeline, dans ce contexte, est une monstrueuse aberration. Nous devons, de toute urgence, réduire l'offre de carburants fossiles, et non l'augmenter. Nous devons, de toute urgence, préserver nos terres, nos forêts, nos nappes phréatiques, nos lacs et nos cours d'eau de tout risque de contamination par des écoulements de pétrole, de gaz ou d'autres produits destructeurs de l'environnement : un pipeline, c'est toujours susceptible de fuir, et c'est un risque que nous ne pouvons plus nous permettre de courir. Nous devons, de toute urgence, désinvestir des combustibles fossiles pour investir dans les énergies renouvelables. Si nous avons été capables, en moins d'un siècle, d'envoyer des hommes sur la lune et d'inventer l'internet, je ne peux pas croire que nous ne pouvons pas, en y consacrant nos meilleurs cerveaux, mettre au point des panneaux solaires réellement performants et d'autres dispositifs qui nous permettront de puiser l'énergie de la terre sans la détruire. Seulement, il y faut la volonté politique et les capitaux.

Le principe de précaution, aujourd'hui, n'est plus un luxe : c'est une nécessité vitale. Notre écosystème dépérit à vue d'œil et nous en sommes les uniques responsables. Nous devons immédiatement arrêter cette folie – parce que demain, il sera trop tard.

Voilà pourquoi je dis non au projet de pipeline du groupe GNL. Ce projet ne va pas seulement à rebours de l'histoire : il consiste à jeter de l'huile sur un feu qui menace déjà de nous engloutir.

Merci de votre attention.

Pascale Cormier

Montréal, le 21 octobre 2020